

LITTÉRATURES

# Passeur de frontières

Chaman  
de Galsan Tschinag

Traduit de l'allemand  
par Isabelle Liber,  
Métailié, Paris, 2011,  
250 pages, 20,50 euros.



**G**ALSAN Tschinag est né en 1944, ou peut-être bien en 1943, dans le Haut-Altai. Il est mongol, a vu le jour chez les Touvines, des éleveurs nomades, l'une des deux minorités ethniques du pays avec les Kazakhs. Il a été décoré de l'Ordre de l'étendard rouge des ouvriers de Mongolie, ainsi que de la Croix fédérale (allemande) du mérite. Et il écrit en allemand des romans traduits dans plusieurs langues. Autant dire que le titre original de ce récit, *Die Rückkehr. Roman meines Lebens* (« Le retour. Roman de ma vie »), paru en 2008, est pertinent... Car Tschinag a un parcours étonnant, qui l'a conduit en 1962 à faire ses études en République démocratique allemande, à choisir d'être chargé de cours d'allemand dans une université mongole, et à écrire principalement dans cette langue. Il conte ici son retour parmi les siens, quand, devenu célèbre et... grand-père, il décide de partir de la ville avec un petit-fils, sa femme et leurs affaires, de délaisser la voiture pour le chameau, et le point de vue du citadin pour les coutumes de la vie nomade. On boit du thé, on consacre des lieux, on fait des oracles, on parle beaucoup, on salue le chef revenu. Lui cherche à ne pas faire d'erreur, à ne pas décevoir, à se montrer à la hauteur de sa réputation de sage. Mais, au détour d'une phrase ou d'une pensée, il fait référence non seulement à Gengis Khan mais aussi à Honoré de Balzac, Ludwig van Beethoven et Don Quichotte, ou regrette de n'avoir pas apporté de magnétoscope... car il est « *comme un pont liant l'Est et l'Ouest* (1) ».

Steppe grise, lacs jaunes, paysages magnifiques, majesté des rituels et voyage intérieur. Alternent les récits d'antan, les souvenirs des années d'études à Leipzig dans les années 1960, la rencontre avec le dalaï-lama, l'histoire de la caravane qu'il a chantée dans un autre récit, la joie de faire corps avec un peuple retrouvé – « *Voyez comme les yourtes et les troupes s'accordent bien avec ce paysage, ils sont pour lui ce que le nez est au visage, ce que la langue est à la bouche* » – et les problèmes d'aujourd'hui. Où les ennemis ne sont pas seulement les récipients en plastique et autres produits fabriqués en Chine, pas seulement la corruption de l'État mongol, mais aussi la division de son peuple et de ses deux chamans, notamment sur la façon d'envisager l'avenir, et la place de la tradition. Aussi l'une des premières tâches du narrateur est-elle de réconcilier les chamans, de faire évoluer des coutumes en incitant à se méfier un peu plus de l'alcool et un peu moins des femmes, et d'éviter que la police ne vienne humilier un peuple encore fragile qui se resserre et s'affermir. Il se défie de ses privilèges, et, entouré par ceux qui lui demandent d'honorer sa fonction de chaman, lui pour qui « *chaque être humain est le rêve d'un être supérieur* », et qui se résout à marcher « *sur les traces du rêve* », il est empreint de doute. « *Tu es en train de franchir un seuil. Et quiconque franchit un seuil redevient aussitôt novice.* » Mais il triomphera des obstacles et occupera pleinement sa place, « *représentant spirituel de son peuple* (2) », dont il s'emploie à affermir la réalité et à chanter la légende.

SOPHIE DIVRY.

(1) « Les Touvines de Mongolie. Un entretien avec l'écrivain Galsan Tschinag », 1<sup>er</sup> juin 1996, [www.anda-mongolie.com](http://www.anda-mongolie.com)

(2) *Ibid.*